

Patrick VIVERET
La cause humaine. Du bon usage de la fin du monde
Préface d'Edgar MORIN
LLL - Les Liens qui Libèrent, 2012

Quand on s'appelle Viveret, on ne peut sans doute qu'être du côté de l'espérance et de la vie. c'est ce que peut nous apporter ce livre alerte écrit par l'initiateur des journées « Dialogues en humanité » de Lyon, sorte de « nuit-debout », mais de jour, qui se tiennent chaque début juillet depuis 2002, et qui ont essaimé dans d'autres villes à travers le monde.

Profondément humaniste, l'auteur n'oublie pas pour autant que « *rien n'est plus facile que de se construire un ennemi supposé cause de tous nos maux. Rien n'est plus difficile pour une communauté que d'organiser le travail sur elle-même afin de progresser dans sa qualité d'humanité.* » (p 33). Mais c'est sans doute que l'ennemi n'est pas que « supposé ». Il est aussi la symbolisation simplifiante d'une multitude d'ennemis réels, unis par leur appétit de profit, d'argent, de pouvoir, les trois n'étant pas incompatibles.

J'ai toujours un peu de mal avec l'optimisme. Peut-être parce que j'aime la vie et que, de ce point de vue, c'est une aventure qui se termine toujours mal, puisqu'on doit la quitter un jour. C'est bien cette échéance qui la rend si précieuse et qui donne à chaque seconde cette dimension tragique d'unicité qui, pour certains, pèsent comme une exigence éthique, et pour d'autres, comme une permission à un égoïsme agressif. La « *peur de la mort* » qu'il faudrait « *combattre* » (p 83) me semble pouvoir justifier aussi bien les deux points de vue. Affirmer que « *le principe acquis de ces soixante dernières années –la paix* » (p 37) me semble dans cette veine positive une vision très réduite, oubliées de toutes les guerres qui n'ont jamais cessé de par le monde, entretenues par les « grandes » puissances au détriment des pays tiers. De même, considérer l'engouement pour le film « Des hommes et des dieux » comme un hymne au dialogue, et pour le livre « indignez-vous » de Stéphane Eisel comme des éléments de résistance à la résignation m'apparaît comme un volontarisme dont les retombées positives ne me semblent pas si évidentes. Enthousiasme des années 2012 ? Beaucoup d'affirmations mériteraient d'être nuancées, intégrant davantage les contradictions inséparables des problèmes à traiter. Ainsi parler de « *rapport déséquilibrée entre notre intelligence mentale et la pauvreté de notre intelligence émotionnelle* » (p 73) cède un peu trop à une mode dangereuse. La plupart des crimes de masse et des guerres ont été commis dans un enthousiasme émotionnel qu'aucune rationalité n'est hélas venue contenir. Si la rationalité seule est froide et desséchée, la passion pure est le plus souvent compagne de brutalité et d'injustice. C'est dans la coopération entre émotion et rationalité que se situe, me semble-t-il, la véritable intelligence. Ni chez l'une, ni chez l'autre, mais dans l'alliance des deux, avec leurs logiques propres. C'est *a priori* le but de l'éducation. Ce n'est pas pour rien que tous les pouvoirs politiques, totalitaires comme démocratiques, tentent de contrôler l'information. C'est pour pouvoir manipuler émotionnellement le peuple. Selon les intérêts de ce pouvoir, ces ressentis pourront alors être qualifiés de « populaires », et non plus de « populistes », rebaptisés « fierté nationale », « colère justifiée », ou « sacrifice nécessaire » pour permettre toutes les boucheries. Intelligence réfléchie et sensibilité nuancée devraient permettre de tempérer notre « *barbarie intérieure* » (p 88), le « *sapiens demens* » d'Edgar Morin. Mais faire avec notre part de passion et d'irrationnel ne suppose pas de les combattre et de les faire disparaître, tâche impossible, mais seulement de les orienter et de les guider vers d'autres actions plus respectueuses de la vie et de sa complexité. Comme le dit très justement P. Viveret, « *le conflit permet à chacun des protagonistes d'être reconnu, d'avoir une place dans*

l'ensemble social » (p 96), une identité ai-je envie de dire puisque cette dernière se construit dans un inévitable processus contradictoire (et donc conflictuel) d'appartenance et de différenciation. Ne vaudrait-il pas mieux, même si moins « politiquement correct » plutôt que de défendre l'idée de « *l'acquisition de l'autonomie* » (p 99) parler de la nécessaire socialisation qu'il s'agit d'acquérir. Un nourrisson, tout à ses besoins, n'a pas le souci ni le respect des autres dont il est bien incapable de tenir compte. Défendre l'idée d'amplifier son autonomie, c'est certes une bonne intention, mais cela ne va pas dans le sens de cette humanisation souhaitée, mais plutôt dans celui d'un renforcement des égoïsmes. La problématique différenciation/altérité/ relation, ce qu'Edgar Morin appelle un principe de distinction-conjonction, réintroduit la violence de ces mouvements contradictoires qui nous traversent tous : besoin de reconnaissance singulière Et d'appartenance protectrice, alors que défendre l'autonomie, c'est pousser dans le sens de ce qui nous isole les uns des autres, et ce qui était conflit intérieur devient conflit extérieur par cette porte largement ouverte.

Il faut arriver à trouver une « *sortie civilisée* » (p 131) à ce capitalisme destructeur. Sortir par le bas ne serait d'ailleurs pas une sortie, mais plus encore d'ultralibéralisme.

Comment régler les trois dettes que nous portons, dettes écologique, sociale et financière ? P. Viveret rappelle très justement qu'un signe précurseur de nos deux premières mondialisations, je veux dire les premières guerres mondiales, a été la disparition des classes moyennes (p 37). Et c'est ce qui se passe sous nos yeux, sous les coups alternés des gouvernements de gauche et de droite, en France et en Europe. Cette sortie repose sur ce qui se met en route depuis des années localement, le « trépied » R.E.V, c'est-à-dire la Résistance créatrice, l'Expérimentation anticipatrice et la Vision transformatrice (p 152).